

DAMON KNIGHT
À L'ÉTAT DE NATURE



le passager clandestin / dyschroniques

DAMON KNIGHT

À L'ÉTAT DE NATURE

Copyright © 2019 InfinityBox Press LLC
published by arrangement with InfinityBox Press LLC
Titre original : *Natural State*

Traduction de l'anglais (États-Unis) : Xavier Kemmlein

© 2019, éditions le passager clandestin
51, rue Polonceau
75018 Paris
www.lepassagerclandestin.fr

Directeur de collection : Philippe Lécuyer
Couverture : Xavier Sebillotte

DAMON KNIGHT
À L'ÉTAT DE NATURE

le passager clandestin / dyschroniques

Le monde était fait de paradoxes : le patriotisme, par exemple, impliquait une loyauté totale pour la Ville et une haine absolue à l'encontre du pays !



De l'avis de tous, l'acteur de cinériel le plus prometteur du Grand New York était un apollon aux épais sourcils du nom d'Alvah Gustad. Grâce à son élocution aux accents populaires des ouvriers des Sous-Égouts, à l'élégance animale que le moindre de ses mouvements renvoyait et à son expression ténébreuse, il parvenait à voler la vedette à tous ses partenaires à l'écran, sauf peut-être lorsque la séquence montrait au premier plan une femme trop légèrement vêtue. À vingt-six ans à peine, sa cote de popularité était considérable auprès des ménagères de Manhattan, du Queens, de Jersey et des sept autres arrondissements. Même les coupures de courant dues aux abonnés qui auraient tenté d'attraper son image cinérelle étaient exceptionnellement rares : comme le soulignaient ses agents, Alvah les hypnotisait littéralement.

Le jeune Gustad, qui se montrait régulièrement le corps perlé d'eau, comme sortant de sa douche, une

serviette négligemment nouée autour de la taille, était néanmoins un modeste administré dans sa vie privée. Il était tout aussi conditionné que les autres : ses loisirs se résumaient à la pratique solitaire de la lecture et il était habité par les valeurs traditionnelles de la société dans laquelle il avait grandi.

Comme tout citoyen qui se respecte, il assumait de bon cœur toutes ses obligations et ses devoirs municipaux. Alvah avait deux emplois l'été et trois l'hiver. À cette époque, à titre d'exemple, il était acteur la journée et superviseur d'une équipe de récupération de métaux le soir.

En 2064, la Ville était comparable à un pays, un peu comme au temps des cités de Sparte et d'Athènes. Et la qualité dont Alvah était le plus fier, c'était son patriotisme. L'amour pour sa Ville était l'émotion grâce à laquelle il s'était construit.

Derrière le bureau du Manager, le mur était recouvert d'un unique gigantesque panneau de duroplast noir, sur lequel s'affichait une carte de la Ville constellée de multiples points lumineux. À l'arrivée d'Alvah Gustad, flanqué de son agent et de son porteur, une chorale invisible de voix basses et profondes entonna les premières mesures de *The Sidewalks of New York*, avant d'enchaîner sur *New York, New York* pour finir avec *It's a Pip of a Town*.

L'honorable Boleslaw Wytak, Manager de la Ville, s'avança en personne vers Alvah pour lui saisir la main et l'inviter à s'approcher du bureau, avant de rompre le respectueux silence qui régnait dans la pièce.

«Monsieur Gustad... et monsieur Diamond, c'est bien ça? C'est un plaisir de vous recevoir. Je ne sais pas si vous avez été présentés à tout le monde ici. Le commissaire Laurence, du Département des Relations Extra-Muros... le directeur Ostertag, du Bureau des Statistiques vitales... et le président Neddo, du Comité de Recherche et Développement.»

Wytak marqua une pause pour laisser tout le monde s'installer confortablement dans les fauteuils inclinables qui se nichaient dans les contours du bureau. Sur chaque accoudoir, des cigares, des cigarettes, des capsules de divers alcools et des amuse-bouches froids étaient mis à disposition. «Bien! Monsieur Gustad... et monsieur Diamond, bien sûr! Je suis un homme simple et direct, et j'imagine que vous vous demandez pourquoi je vous ai convoqués ici aujourd'hui. Eh bien voilà : la Ville a besoin d'un homme courageux et talentueux pour mener à bien une mission que moi-même, disons-le franchement, je serais bien incapable d'accomplir correctement.» Il lança un regard chaleureux et affectueux à Gustad, sans pour autant perdre sa gravité. «Alvah, vous êtes l'homme qu'il nous faut!»

Le petit Jack Diamond se racla nerveusement la gorge. « À quel genre de mission pensez-vous, monsieur le Manager ? Heu, naturellement, si nous pouvons faire quelque chose pour notre Ville... »

L'épais faciès de Wytak, sans bouger aucun muscle de façon perceptible, réussit néanmoins à changer totalement d'expression. « Alvah, je veux que vous alliez à la Campagne. »

Gustad fronça ses sourcils et s'avança dans son fauteuil. Il cherchait le regard de Diamond.

Le petit homme se recroquevilla dans sa tunique argentée trop grande pour lui. Il agita faiblement la main et dit d'une voix sifflante : « Donnez-moi un remontant ! » Le porteur derrière la chaise se précipita vers lui dans un bruit de cliquetis et ouvrit une des dizaines de boîtes métalliques accrochées à lui comme des moules à un rocher. Il en sortit une minuscule capsule qu'il cassa d'un geste sûr entre son pouce et son index sous les narines de Diamond.

Un fluide vert à l'odeur douceâtre s'en échappa et coula le long de la tunique de Diamond.

« Abruti ! », protesta-t-il. « Je ne veux pas la crème de menthe, je veux un stimulant ! » Il se redressa sur sa chaise tandis que son domestique paniqué sortait une autre capsule. « Laisse tomber ! » Son visage reprenait des couleurs. « Éponge ! » L'homme lui tendit un tissu

absorbant. «Aspirateur!» Il approcha de la tache un globe de la taille d'un citron équipé d'un court tube brillant. «Décrassant! Fer à repasser!»

Gustad se tourna à nouveau vers le Manager. «Votre Excellence, vous souhaitez donc m'envoyer à la Campagne? Est-ce à dire que... heu...» Il chercha un instant ses mots. «Vous voulez que j'aie à faire l'acteur chez les Bourbeux?»

«C'est exactement ce que j'aimerais que vous fassiez.» Wytak fit un geste de la tête en direction du Commissaire, du Directeur et du Président. «Ces messieurs sont là pour tout vous expliquer. Ozzie? Tu veux commencer?»

Ostertag, celui dont le crâne chauve couleur patate était couvert d'une mèche de cheveux blanc jaunâtre, se tourna lourdement vers Gustad. «Dans nos services, nous traitons des informations liées à la population et à sa densité, aux importations et aux exportations, aux taux de natalité et de mortalité et bien d'autres choses encore, et ce depuis l'époque des États-Unis. La population de New York augmente régulièrement depuis sa fondation en 1646, monsieur Gustad, mais peu de gens savent que la croissance de ces trente dernières années ne dépend plus que de l'immigration d'autres Villes moins fortunées.»

«En un sens, c'est une chance. Car non, nous ne pouvons pas nous développer horizontalement, puisqu'il

s'est révélé impossible d'éradiquer les organismes que nos anciens ennemis ont laissés dans le sol...» Un frisson parcourut l'auditoire. «Quant au maintien de notre développement urbain vertical... Eh bien, depuis la chute de Pittsburgh, nos besoins en acier dépendent presque entièrement des expéditions de récupération. Il faut regarder les choses en face : si on ne fait rien, la fin est proche. C'est vrai pour cette administration, mais c'est aussi vrai pour la Ville. Et vous voyez, la raison de tout ça, c'est que...»

La tête en arrière et les yeux levés au ciel, Wytak prit la parole, sans se soucier d'Ostertag qui bredouilla encore quelques mots avant de réaliser que plus personne ne l'écoutait.

«Il y a trente ans, quand je suis arrivé dans cette Ville, les yeux pleins d'espoir, fils d'immigré vêtu d'une modeste tunique, la guerre contre les Bourbeux venait de se terminer. D'après vos livres d'histoire, nous avons gagné cette guerre. Mais je vais vous dire quelque chose : nous avons pris une bonne raclée!»

Alvah se tortillait maladroitement sur sa chaise pendant que Wytak cherchait du regard quelqu'un qui aurait le cran de le contredire. Le Manager poursuivit : «À l'époque, nous les avons repoussés jusque dans l'Ohio. Et aujourd'hui, où sont-ils?» Il fixa Laurence. «Phil ?»

Laurence caressa son long nez de son doigt décharné. « Leur colonie la plus proche se trouve à moins de vingt kilomètres d'ici. Au sud-ouest. Sinon, à l'ouest et au nord— »

« Moins de vingt kilomètres... », répéta pensivement Wytak. « Mais ce n'est pas pour ça que je prétends que nous avons perdu la guerre. Nous avons perdu parce qu'aujourd'hui, nous sommes vingt millions... alors qu'eux sont cent cinquante millions. C'est bien ça, Phil ? »

Laurence répondit : « Nous n'avons pas de chiffres précis, Boley, tu le sais bien. Il n'y a pas eu de recensement chez les Bourbeux depuis plus d'un siècle... mais— »

« Environ cent cinquante millions ! » l'interrompt Wytak. « Même en formant une alliance avec les autres Villes de ce continent, les chances restent de leur côté... et ils se reproduisent comme des lapins. » Il frappa le bureau du plat de la main. « Et leurs saletés d'animaux en font autant ! »

Une vague d'effroi parcourut le groupe. Diamond n'osait pas rouvrir les yeux.

« On en est là », reprit Wytak. « Rome est tombée. Babylone est tombée. La même chose peut arriver à New York. Ces sauvages illettrés vont continuer à se multiplier, d'année en année, de génération en génération,

toujours plus ignorants et avilis... et dans un siècle, ils représenteront la race humaine. Alors que New York...»

Wytak se tourna pour regarder la carte derrière lui. Sa main effleura un bouton et la myriade de petites lumières s'éteignit brusquement.

Gustad n'était pas un de ces acteurs qui pleurent facilement, et pourtant il sentit des larmes couler le long de ses joues. En même temps, il était soulagé de savoir que Wytak avait choisi de faire carrière dans la politique plutôt que dans le cinérel. La concurrence dans ce métier était déjà assez impitoyable comme ça.

«Mais monsieur», demanda-t-il. «Que peut-on faire?»

Le regard de Wytak était perdu dans le vide. Au bout d'un moment, sa tête pivota sur ses larges épaules, un peu à la manière d'une mitrailleuse montée sur une tourelle. «Le président Neddo a une réponse à cette question. Alvah, je veux que vous écoutiez attentivement ce qu'il a à vous dire.»

La petite bouille de Neddo se mit à exécuter une chorégraphie de tics nerveux rapides et exclusivement centripètes. «Au cours des dernières années», balbutia-t-il, «sous la direction du manager Wytak, nous avons développé des appareils, des produits commerciaux spécifiquement conçus pour plaire aux Bourbeux. Des articles de commerce. La plupart de ces articles, et peut-être même tous ces articles—»